

**Séance publique hors les murs  
du 7 février 2017  
Grand Salon de l'Hôtel  
de Ville de Nancy**



**Conférence de  
Monsieur Jean El Gammal**



**Le thème de la décadence et l'histoire  
de la France contemporaine**

Fréquemment évoqué – un livre de Michel Onfray, tout récemment, s'y rapporte<sup>[1]</sup> – le thème de la décadence correspond à un processus de dégradation, voire de chute (du latin *cadere*). Il est souvent, à l'heure actuelle, mis en relation avec un courant qualifié de « décliniste »<sup>[2]</sup>. En dehors de l'actualité, traiter de décadence, c'est aussi tenir compte d'une histoire de longue durée, qui remonte à l'Antiquité, au mythe de l'Age d'or et à la nostalgie d'un temps passé<sup>[3]</sup>. En histoire, de nombreux travaux et réflexions ont été présentés au sujet de la fin de civilisations et d'empires, celui de Rome, notamment<sup>[4]</sup>, provoquée par des guerres et des crises. Dans le domaine littéraire, le sentiment de décadence, avant même qu'un courant ne lui soit associé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, a pu être marqué par un pessimisme qui est souvent celui d'« antimodernes », pour reprendre le titre d'un ouvrage d'Antoine Compagnon<sup>[5]</sup>.

L'Académie de Stanislas et la mairie de Nancy, auxquelles j'adresse tous mes remerciements, me donnent la possibilité aujourd'hui de traiter ce sujet à l'échelle de la France contemporaine. J'ai choisi d'aborder d'une période d'environ un siècle et demi, qui s'étend des années qui précèdent la guerre franco-allemande de 1870-1871 à nos jours. Je suivrai, même si c'est un peu

paradoxal pour un thème récurrent, un fil chronologique, en distinguant principalement trois phases :

- Celle qui prélude à la « crise allemande de la pensée française » et va jusqu'au tournant des deux siècles ;
- L'entre-deux-guerres et les années sombres ;
- La période qui suit les « Trente Glorieuses ».

Il s'agira d'aborder les aspects politiques, littéraires, culturels, voire économiques et sociaux d'une thématique polysémique et souvent ambiguë, qui mêle critique et délectation (non sans une joie maligne, parfois, Schadenfreude, en allemand). Elle ne peut, me semble-t-il, se comprendre et s'étudier pleinement que par référence ou opposition à des thèmes contraires, tels ceux du progrès et du mouvement, en fonction de contrastes parfois volontairement accusés, au fil des polémiques, voire des provocations. C'est dire que mon propos ne consiste pas à dire s'il y a eu ou s'il y a ou non décadence, mais plutôt à mettre en évidence à la fois des figures de style ou de rhétorique, et des enjeux historiques fréquemment abordés, notamment dans les milieux politiques et littéraires.

## 1. Décadence et décadentisme

Dans les années 1850, alors que s'établit le Second Empire, la France, comme d'autres pays en voie d'industrialisation, connaît une période de prospérité. Si le régime est autoritaire, il s'appuie sur cette conjoncture économique favorable et met en scène, en quelque sorte, ses fastes – comme l'a montré tout récemment l'exposition du musée d'Orsay, « Splendeurs du Second Empire ». Il reste que durant la décennie suivante, alors que la conjoncture se dégrade, cette ostentation est souvent considérée comme factice et critiquée par des opposants au régime. L'un d'entre eux, le polémiste Henri Rochefort, a d'ailleurs publié en 1866 un recueil d'articles intitulé *Les Français de la décadence*, dont le ton est surtout ironique. Par ailleurs, une certaine inquiétude commence à s'exprimer, par exemple dans *La France nouvelle* du libéral Prévost-Paradol, au sujet des déboires de la politique extérieure du régime dans les années 1860 et de la montée en puissance de la Prusse. On peut déjà discerner les premiers traits de la « crise allemande de la pensée française » étudiée il y a près de soixante ans, pour les années comprises entre 1870 et 1914, en fonction de la succession des générations et de l'évolution de la perception de l'Allemagne, par le professeur de littérature Claude Digeon<sup>[6]</sup>.

Après la défaite de la France face à l'Allemagne et alors que la III<sup>e</sup> République commence dans un contexte difficile, plusieurs points de vue s'expriment. Il peut s'agir de la volonté de redresser le pays sur le plan militaire, voire de

préparer la Revanche. Il peut être aussi question de « réforme intellectuelle et morale », pour reprendre le titre du livre d'Ernest Renan. Sur un autre plan, certains, au sein de la droite catholique et au temps de l'Ordre Moral, voient dans la guerre et dans la Commune une sorte de châtement divin, et portent un regard très critique à la fois sur la « fête impériale » et sur la République.

Le thème de la décadence a parallèlement ou sous un autre angle pris une importance graduelle en littérature, de manière assez composite, depuis les *Notes nouvelles sur Edgar Poe* de Baudelaire à la fin des années 1850<sup>[7]</sup>, en passant par certains traits de « l'écriture artiste » de Théophile Gautier (avant même le milieu du siècle) ou des frères Goncourt, des œuvres de Barbey d'Aurevilly ou de Villiers de l'Isle-Adam, ainsi que du mouvement parnassien, de Verlaine et Mallarmé. Il ne resurgit de manière explicite que dans les années 1880, alors que les républicains sont véritablement arrivés au pouvoir. Analysé par le jeune Paul Bourget dans ses *Essais de psychologie contemporaine*<sup>[8]</sup>, il n'offre pas d'emblée de caractère principalement politique<sup>[9]</sup>. Les écrivains qui s'en réclament, alors que le naturalisme de Zola a connu d'importants succès – pour une part de scandale – cultivent surtout une esthétique décadente, teintée d'hostilité à une société jugée banale et prosaïque. Elle est à certains égards illustrée par le roman de Joris-Karl Huysmans, *A Rebours*, paru en 1884, dont le héros est le duc des Esseintes, amateur de sensations rares et attiré par les auteurs de la décadence latine. *Le journal Le Décadent*, d'Anatole Baju, est à présent bien oublié, et n'a duré que quelques années, mais les effets de mode sont bien présents, non sans une touche de dérision, par exemple à travers le recueil satirique d'Henri Beauclair et Gabriel Vaucaire, *Les Délivrescences, poèmes décadents d'Adoré Floupette*, censément publiés à Byzance, chez Lion Vanné, en 1885.

Plus généralement, sinon plus sérieusement, la décadence n'est pas seulement évoquée en France. Il existe des « décadents » au Royaume-Uni. Outre la critique d'art Walter Pater, le plus célèbre est Oscar Wilde, auquel une belle exposition a été consacrée récemment au Petit Palais, et même s'il ne se réduit pas à ce qualificatif. En Italie, à travers son mode de vie et son œuvre, Gabriele D'Annunzio est la figure de proue, au tournant du siècle, d'un décadentisme esthétisant. La décadence peut d'ailleurs apparaître comme une des facettes du symbolisme<sup>[10]</sup>, dont, par exemple, le reporter Jules Huret a présenté nombre d'auteurs, associés aux décadents, dans son *Enquête sur l'évolution littéraire*, au seuil des années 1890 : en effet, il y passe en revue bien des écrivains, de Mallarmé, Verlaine et Moréas à Remy de Gourmont<sup>[11]</sup> et Saint-Pol-Roux, en passant par Henri de Régnier, René Ghil et Maeterlinck. La décadence est aussi en relation avec un imaginaire<sup>[12]</sup> dont on trouve une expression dans la peinture de Gustave Moreau, ou de Khnopff ou Ensor en Belgique. On peut

donc y voir, outre des inquiétudes et des fantasmes qu'illustrent le thème de la dégénérescence et certains caractères de la psychiatrie du temps, une forme de sombre délectation et une volonté quelque peu baudelairienne de fuite hors du monde à travers un « décadentisme » qui suscite parfois non seulement des railleries, mais des critiques, telles celles du républicain Dionys Ordinaire, proche de Jules Ferry, qui écrivait dans la *Revue bleue*, en 1885 : « Il entre dans cette profession de désespérance beaucoup plus d'ostentation paradoxale que de sincérité »<sup>[13]</sup>.

Au-delà de cette mode esthétique quelque peu passagère<sup>[14]</sup>, mais qui fixe certains traits de la « Fin de siècle », voire de la Belle Époque<sup>[15]</sup>, avec des figures telles que Jean Lorrain et Robert de Montesquiou, des préoccupations continuent à s'exprimer au sujet de la place de la France en Europe et dans le monde. L'affaire Dreyfus a pendant plusieurs années accentué les passions politiques, au-delà même de ses principaux événements. L'Action française affirme au début du XX<sup>e</sup> siècle, par exemple dans *Kiel et Tanger* de Charles Maurras<sup>[17]</sup>, que la République est incapable de relever la France. Pour leur part, des nationalistes comme Maurice Barrès – un temps attiré par l'esthétique décadente dans le *Culte du moi* et dont le tournant conservateur s'est amorcé avec *Les Déracinés* – affirment la nécessité de renforcer « l'énergie nationale ». Cet état d'esprit est en partie présent dans le livre d'Agathon (Henri Massis et Alfred de Tarde) sur *Les jeunes gens d'aujourd'hui*, fruit d'une enquête quelque peu orientée sur la jeunesse étudiante. Il reste que le régime se consolide dans les années qui précèdent la guerre et que la France figure parmi les premières puissances mondiales.

La décadence, on le voit, a eu des usages divers et une valeur toute relative, si l'on songe à l'ensemble des composantes de l'histoire de la France à cette époque, comme en témoignait une conférence de l'ancien ministre Gabriel Hanotaux devant les cinq Académies de l'Institut, en 1901<sup>[18]</sup>.

## 2. L'entre-deux-guerres et les années sombres

Pendant, et *a fortiori* après la Grande Guerre, force est de constater, outre l'abnégation et le sacrifice des combattants, les ravages provoqués par le conflit. Paul Valéry considère, dans une formule célèbre, que les civilisations sont « mortelles »<sup>[19]</sup>, alors qu'Oswald Spengler publie en Allemagne son livre sur *Le Déclin de l'Occident*. Si la France figure dans le camp des vainqueurs et, à travers la formule « L'Allemagne paiera », compte assurer sa reconstruction, la « hantise du déclin », pour reprendre le titre d'un livre de Robert Frank<sup>[20]</sup>, est présente, de manière plus ou moins diffuse, en raison de l'instabilité du continent, dès les années 1920, et des perspectives démographiques, à travers le

thème de la dénatalité. Un temps estompée par les espoirs fondés sur la Société des Nations, cette crainte du déclin, qu'Henri Massis, dans la mouvance de l'Action française, exprime à sa manière dans *Défense de l'Occident*<sup>[21]</sup> s'amplifie lorsque le pays est frappé par la crise<sup>[22]</sup>.

Le thème est alors moins littéraire que politique, encore qu'il faille distinguer au moins trois types de réflexions.

Dans une perspective générale et toujours avec une certaine hauteur de vue, Paul Valéry insère dans *Regards sur le monde actuel*, en 1931, quelques pages intitulées « Notes sur la grandeur et la décadence de l'Europe ».

Dans le milieu des « non-conformistes », il est question de *Décadence de la nation française*, voire, la même année, du *Cancer américain*, sous la plume de Robert Aron et Arnaud Dandieu, figures du mouvement Ordre Nouveau qui entendent favoriser un regain de patriotisme<sup>[23]</sup>.

A droite, on peut mentionner l'élitiste *Décadence de la liberté*, le recueil de Daniel Halévy, ancien proche de Péguy au temps de l'affaire Dreyfus qui se rapproche de l'Action française<sup>[24]</sup>. Au sein du personnel politique et parlementaire, un ancien président du Conseil, André Tardieu, quitte la scène en 1936, après avoir longuement prôné la réforme de l'État et critiqué le système parlementaire<sup>[25]</sup>.

Le caractère crépusculaire de la fin de la décennie, en dépit des espoirs suscités par le Front populaire et alors que le pacifisme est très présent dans la société française, apparaît de plus en plus à certains observateurs, tel Henri de Kerillis, le seul député de droite – très anticommuniste – qui a voté contre les accords de Munich en octobre 1938. On peut d'ailleurs signaler, au titre de l'historiographie, que le célèbre historien des relations internationales Jean-Baptiste Duroselle a donné à son étude de la politique étrangère de la France de 1932 à 1939 le titre *La Décadence*. Il a d'ailleurs intitulé le volume qu'il consacre à la période 1939-1945 *L'Abîme*<sup>[26]</sup>.

Or il se trouve qu'en cette année 1940, qui, selon Alain Duhamel, est « la mère de tous les déclinismes français »<sup>[27]</sup>, le régime de Vichy avait largement eu recours à la thématique de la décadence, pour incriminer le Front populaire et pour cultiver une vision en partie doloriste de la France frappée par la débâcle, tout en prétendant mettre en place une Révolution nationale et en exaltant la jeunesse et le renouveau. Du côté de la France libre et de la Résistance, à l'inverse, c'est à propos du régime et de la collaboration que déclin et décadence sont dénoncés, notamment à travers la mise en cause des élites<sup>[28]</sup>, eu égard aux traditions françaises et à la défense de la liberté, de l'honneur et de la patrie.

### 3. Résurgences ou mutations ?

Après la Libération et la fin de la Seconde Guerre mondiale, le thème de la décadence n'est plus guère utilisé à l'échelle de la politique intérieure, même s'il peut en être question parmi les tenants du maintien de la présence coloniale de la France. Il s'agit avant tout d'assurer la reconstruction et de tirer parti du nouvel élan économique qui s'affirme à compter des années 50, dans le cadre de ce que Jean Fourastié a appelé les « Trente Glorieuses ». La décadence peut être un objet de curiosité rétrospective, mais n'est guère un motif esthétique ou politique, sauf pour les plus traditionalistes et les contempteurs de la modernité. En France, sauf peut-être dans le domaine d'un des courants de la musique populaire (« rock décadent ») ou de la « mode rétro » du début de la décennie, c'est pour l'essentiel après les débuts de la crise qui s'amorce vers le milieu des années 1970 que se profile le regain du thème de la décadence.

Un certain décalage est néanmoins présent, car c'est plutôt depuis une trentaine d'années que l'on observe les principales manifestations du « déclinisme », terme apparu vers 1990<sup>[29]</sup>. Il paraît désormais faire florès, mais suscite des controverses, notamment de la part des tenants de la mondialisation ou de personnalités qui y voient des manifestations de complaisance, voire une sous-estimation systématique des progrès effectués et en cours, par exemple dans les domaines techniques, médicaux et scientifiques. Par exemple, Alain Duhamel se montre très critique, dans la longue durée, voyant dans le « déclinisme », « le pire défaut politique de ce pays »<sup>[30]</sup>. L'ancien ministre Luc Ferry, dans un article récent, considère que le progrès tend à l'emporter sur la décadence<sup>[31]</sup>. A gauche, des perspectives historiques très hostiles au « déclinisme » sont parfois tracées. Ainsi, Renaud Dély, dans un ouvrage collectif, *Les années 30 sont de retour - Petite leçon d'histoire pour comprendre les crises du présent*, est l'auteur d'une étude, « Le spectre de la décadence - Des non-conformistes aux déclinistes »<sup>[32]</sup>. Laurent Joffrin vient de publier, sous le titre « Le progressiste, ce galeux, ce pelé », un compte rendu virulent du livre de Béatrice Levet, *Le crépuscule des idoles du progressisme*<sup>[33]</sup>.

Toujours est-il qu'à l'enseigne du « déclinisme », figurent notamment, non sans relais dans la presse et les médias, les essais économiques de Nicolas Baverez<sup>[34]</sup>, des ouvrages axés sur les questions intellectuelles et culturelles de Philippe Muray<sup>[35]</sup>, disparu en 2006, ou d'Alain Finkielkraut<sup>[36]</sup>, ou des articles ou essais d'Eric Zemmour<sup>[37]</sup> ou de l'ancien ministre, président du conseil général et député Philippe de Villiers<sup>[38]</sup>. Il ne s'agit pas d'un courant ou d'un corpus aussi homogène qu'il y paraît, d'autant que les « déclinistes » viennent d'horizons différents<sup>[39]</sup>, mais de critiques d'une décadence souvent associée – c'est moins le cas de l'économie –, à la thématique de l'identité

française, présentée comme menacée, de même que le « récit national », enjeu éducatif et politique récurrent, serait délaissé et déconstruit<sup>[40]</sup>. La dimension proprement esthétique n'est pas présente de la même façon qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est rare que l'on se complaise purement et simplement dans une certaine forme d'exaltation de la décadence, même si, dans le récent roman de Michel Houellebecq, *Soumission*, le personnage principal est un universitaire, admirateur et spécialiste de Joris-Karl Huysmans, l'auteur d'*A Rebours*, mentionné précédemment.

Entendu de manière plus large, le thème de la décadence n'est d'ailleurs pas seulement présent, en toute hypothèse, sous la plume de ceux que l'on appelle les déclinistes. Leurs adversaires leur reprochent de ne pas respecter des traditions d'ouverture, voire de s'en prendre à des symboles ou des principes républicains. Même si le mot déclin n'est pas directement utilisé, il peut aussi affleurer lorsqu'il est question de questions très diverses, qu'il s'agisse du rôle de la France dans le monde<sup>[41]</sup>, de la crise des « grands récits », ou de la disparition réelle ou supposée des « grands intellectuels ». Il peut aussi être mis en relation avec des sentiments de dispersion ou de dissolution de références politiques et culturelles, à tel point que resurgit aussi une « mélancolie de gauche », même si elle est présentée par le politiste Enzo Traverso comme un retour salutaire à une tradition critique<sup>[42]</sup>.

On peut aussi s'interroger, en dehors des cercles intellectuels ou des milieux politiques, à ce que l'on peut percevoir ou concevoir dans la population française au sujet d'une « décadence » multiforme, souvent évoquée à travers des « petites phrases » ou des titres retentissants. On ne peut guère recourir directement à des enquêtes d'opinion pour ce genre de thème, mais il est en relation avec des inquiétudes, qui tiennent en particulier à la mutation des repères, aux difficultés des anciennes régions industrielles et de ce que le géographe Christophe Guilluy a appelé la « France périphérique » – avant de traiter dans son dernier livre du *Crépuscule de la France d'en haut*<sup>[43]</sup> – et à la crainte du déclassement<sup>[44]</sup>.

Dans une perspective globale, et sans que l'ouvrage en question offre un caractère polémique, on peut aussi évoquer le livre d'un historien, Ralph Schor, qui, à l'échelle des années comprises entre 1914 et 2014, a publié un ouvrage intitulé *Le dernier siècle français* sur lequel figure en bandeau la question suivante « Destin ou déclin ? »<sup>[45]</sup>.

Portant sur une longue période, cette brève présentation a mis en relief un certain nombre d'œuvres, de situations et de périodes caractérisées par des usages de la notion de décadence. Politique et culture sont présentes et peuvent se faire écho, entre elles ou d'une époque à l'autre, avec un certain nombre de

variations, sur un arrière-plan d'inquiétudes et d'interrogations, le plus souvent en temps de crise économique et sociale, voire politique et morale.

Il semble que critiquer une présumée décadence corresponde souvent à une réaction de défense ou de repli, à une nostalgie d'époques considérées comme plus fastes, ou encore à diverses formes de protestation. On y discerne une manière de pessimisme, qui trouve davantage d'écho présentement, mais qui peut correspondre aussi à l'une des tendances contradictoires qui parcourent la société française, comme, sous d'autres formes, celles d'autres pays européens aux prises avec une modernité qui paraît brouiller les repères et ouvrir sur des perspectives incertaines<sup>[46]</sup>.

Il reste que, on le voit à l'heure actuelle sur le terrain politique, la décadence n'est que l'une des figures mises en avant lorsque l'on distingue entre conservateurs (ou réactionnaires, ce qui n'a pas la même signification) et progressistes. Entre ceux qui la nient ou ceux qui entendent la combattre, rares sont ceux qui se font, dans les débats publics, les apologistes de la décadence – à moins que l'on ne continue à y voir l'objet d'une fascination plus ou moins dissimulée et qu'il ne s'agisse que d'un jeu de miroirs. Le terme, à tout prendre, demeure ambigu, parce qu'il illustre la fuite du temps et son caractère souvent insaisissable, tout en relevant à la fois de comparaisons incertaines et d'enjeux plus concrets.



## Notes

- [1] *Décadence - Vie et mort du judéo-christianisme*, Paris, Flammarion, 2017. Sur le bandeau, on lit: *De Jésus à Ben Laden - Vie et mort de l'Occident*.
- [2] Voir Alain Duhamel, *Les pathologies politiques françaises*, Paris, Plon, 2016, chapitre 2, « Le déclinisme », p. 39-63.
- [3] Lucien Jerphagnon, *Laudator Temporis Acti (C'était mieux avant)*, Paris, Tallandier, 2007.
- [4] L'ouvrage le plus célèbre est celui d'Edward Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*, publié entre 1776 et 1788, traduit par Guizot en 1819, et connu en France sous le titre *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*.
- [5] *Les antimodernes de Joseph Modernes à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, réédition 2016, p. 93-99, « Résignés à la décadence » (il est surtout question dans ce développement de Joseph de Maistre et Chateaubriand).
- [6] *La crise allemande de la pensée française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1959.
- [7] Voir par exemple l'introduction générale, due à Guy Ducrey, des *Romans fin de siècle*, Paris, Bouquins, 1999, p. XV-XXVIII au sujet de la notion de décadence.

- [8] Michel Winock, *Les voix de la liberté*, Paris, Seuil, 2001.
- [9] Renvoyons à notre article, certes un peu ancien, « Décadence, politique et littérature à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », *Romantisme*, 1983, n°42, p. 23-33, et au chapitre VII, « Politique de la littérature », du livre de Jean de Palacio, *La Décadence - Le mot et la chose*, Paris, Les Belles Lettres, 2011, p. 223-256.
- [10] Voir Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire* [1891], réédition Vanves, Thot, 1982, section « Symbolistes et décadents », p. 73-151.
- [11] Auteur d'une intéressante étude datée de 1898, « Stéphane Mallarmé et l'idée de décadence », in *La culture des idées*, Paris, réédition Union Générale d'Éditions, 1983, p. 119-139 (pour lui, Mallarmé n'est d'ailleurs pas un décadent).
- [12] Voir Jean Pierrot, *L'imaginaire décadent*, Paris, Presses universitaires de France, 1977.
- [13] Cité par Michel Winock, *op.cit.*, p. 719.
- [14] Y compris pour Huysmans, qui se rapproche du catholicisme.
- [15] Voir Eugen Weber, *Fin de siècle*, Paris, Fayard, 1986, chapitre premier, « La décadence », p. 17-43, et Christophe Charle, « Fin de siècle », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, 2016/1, n°52, p. 103-117.
- [16] Voir le livre récent de Dominique Kalifa, *La véritable histoire de la « Belle Époque »*, Paris, Fayard, 2017.
- [17] Également très critique à l'égard du système d'enseignement français et zéléateur du classicisme.
- [18] Site de l'Académie française, consulté le 22 janvier 2017 : « La France est-elle en décadence ? », 25 octobre 1901.
- [19] Au début de « La crise de l'esprit », en 1919 : voir *Œuvres*, tome 1, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1957, p. 988.
- [20] Paris, Belin, nouvelle édition, 2014.
- [21] Paris, Plon, 1927 : voir notamment Olivier Dard, *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 107-110.
- [22] Sur la période comprise entre le début des années 1930 et l'Occupation, voir le livre récent de Debbie Lackerstein, *National Regeneration in Vichy France- Ideas and Politics, 1930-1944*, London, Routledge, 2016, notamment le chapitre 2, « Decadence ».
- [23] Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les non-conformistes des années 30 - Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Seuil, réédition 2011, p. 93-95. L'auteur écrit notamment : « La publication de *Décadence de la nation française* eut un certain retentissement. Le titre y fut pour beaucoup, car accoler les mots de « décadence » et de « France » apparaissait comme un scandale dans la France de 1931 à peine sortie du poincarisme et qui vivait encore sur le souvenir de la victoire de 1918 » (p. 94). Voir aussi Olivier Dard, *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente*, *op.cit.*, notamment p. 131-132.

- [24] Sébastien Laurent, *Daniel Halévy - Du libéralisme au traditionalisme*, Paris, Grasset, 2001, p. 366-367 : « la « décadence de la liberté », étudiée dans le quatrième et dernier article, trouvait son origine dans le déclin de deux autorités héritées du XIX<sup>e</sup> siècle, la parlementarisme et la liberté de la presse ».
- [25] Voir l'ouvrage de François Monnet, *Refaire la République - André Tardieu, une dérive réactionnaire (1876-1945)*, Paris, Fayard, 1993, et le chapitre moins critique du récent livre de Maxime Tandonnet, *Les parias de la République*, intitulé, « Le prophète maudit », Paris, Perrin, 2017, p. 131-171. D'André Tardieu, voir *La Révolution à refaire*, tome 1, *Le souverain captif*, tome 2, *La profession parlementaire*, Paris, Flammarion, 1936 et 1937.
- [26] Paris, Imprimerie Nationale, 1979 et 1982.
- [27] *Les pathologies...*, *op. cit.*, p. 42 (et voir p. 43-44) ; voir aussi les chapitres II, III et VII du livre de Robert Frank, *La hantise du déclin*, *op. cit.*
- [28] Voir par exemple *L'étrange défaite - Témoignage écrit en 1940 du grand historien Marc Bloch, assassiné en 1944* (Édition Folio, Paris, Gallimard, 1990).
- [29] *Petit Robert de la langue française*, édition 2017, p. 634 (l'adjectif serait apparu en 1993).
- [30] *Les pathologies...*, *op. cit.*, p. 39.
- [31] « Démocratie libérale, progrès et décadence », *Le Figaro*, 19 janvier 2017, p. 17. Il écrit néanmoins : « Depuis maintenant plus de trente ans, les intellectuels français les plus talentueux sont redevenus des théoriciens du déclin ».
- [32] Chapitre 17 de Renaud Dély, Pascal Blanchard et Yvan Gastaut, titre cité, Paris, Flammarion, 2016 ; du même auteur, « « C'était mieux avant ! » - La grande plainte des déclinistes » in Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Dominic Thomas, *Vers la guerre des identités ? De la fracture coloniale à la Révolution ultranationale*, Paris, La Découverte, 2016, p. 198-209.
- [33] Paris, Stock, 2017 : voir *Libération*, 1<sup>er</sup> février 2017, p. 25.
- [34] *Les trente piteuses*, Paris, Flammarion, 1998 ; *La France qui tombe - Un constat clinique du déclin français*, Paris, Perrin, 2003 ; *Nouveau monde, vieille France*, Paris, Perrin, 2006. Voir aussi le récent recueil *Danser sur un volcan - Espoirs et risques du XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel - *Le Point*, 2017.
- [35] Voir par exemple son recueil d'entretiens avec Élisabeth Lévy, *Festivus, Festivus*, Paris, Fayard, 2005, et ses nombreux recueils publiés par Les Belles Lettres.
- [36] Notamment de la *Défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, 1987 à *L'identité malheureuse*, Paris, Stock, 2013.
- [37] Qu'Alain Duhamel qualifie de « coryphée » du déclinisme et présente comme entouré de « choristes », parmi lesquels il range Natacha Polony : *Les pathologies...*, *op. cit.*, p. 52. Parmi les livres d'Eric Zemmour, *Mélancolie française*, Paris, Fayard/Denoël, 2010, et *Le suicide français*, Paris, Albin Michel, 2014.

- [38] Auteur du récent *Les cloches sonneront-elles encore demain ?*, Paris, Albin Michel, 2016.
- [39] Michel Onfray ne peut d'ailleurs être considéré trop rapidement comme un « décliniste » : voir l'entretien qu'il a accordé à l'hebdomadaire *Marianne*, 20-26 janvier 2017, p. 62-67, sous le titre « Le concept de décadence n'est pas le monopole de la droite » (propos recueillis par Eric Decouty et Hervé Nathan, avec Elsa Bessot).
- [40] De nouvelles polémiques ont éclaté, notamment sous les plumes d'Eric Zemmour ou Alain Finkielkraut, en relation avec la publication du livre dirigé par Patrick Boucheron, *Histoire mondiale de la France*, Paris, Seuil, 2017, qui n'a rien de décliniste et connaît un grand succès : voir Julie Clarini, « Les historiens montent au front », *Le Monde*, 4 février 2017, cahier « Idées », p. 1 et 4-5.
- [41] Cette question renvoie à de multiples enjeux, géopolitiques, économiques et culturels. Sur ce dernier point, voir Thomas Brisson, « Le rayonnement déclinant de la pensée française », in Christophe Charle et Laurent Jeanpierre (dir.), *La vie intellectuelle en France - II - De 1914 à nos jours*, Paris, Seuil, 2016, p. 779-802.
- [42] *Mélancolie de gauche - La force d'une tradition cachée (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)*, Paris, La Découverte, 2016.
- [43] Paris, Flammarion, 2016.
- [44] Voir Louis Chauvel, *La spirale du déclassement - Essai sur la société des illusions*, Paris, Seuil, 2016.
- [45] Paris, Perrin, 2016.
- [46] Voir par exemple l'article de l'historien britannique conservateur Niall Ferguson, « La dégénérescence de l'Europe », *Le Débat*, mai-août 2016, p. 53-61. Dans une interview au *Point* du 2 février 2017, Marcel Gauchet, pour sa part, reconnaît que la notion de décadence « semble s'appliquer » à l'Europe, mais il estime, à l'encontre de Michel Onfray, que le continent « comporte des potentialités formidables » (p. 110), propos recueillis par Saïd Mahrane.